

XYZ. La revue de la nouvelle

Trois chiffres et un nom de rue

Stefan Psenak



Numéro 36, hiver 1993

Poste restante

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3936ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Psenak, S. (1993). Trois chiffres et un nom de rue. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (36), 59–60.

TROIS CHIFFRES ET UN NOM DE RUE

STEFAN PSENAK

Tout a commencé il y a un an. Un an aujourd'hui. Jour pour jour. Pourtant, je ne me sens pas la force de fêter. Le genre d'anniversaire qui m'emplit de nostalgie... Un an donc, que tous les matins, après mon premier café, je me rends à pied au bureau de poste. Comme je te l'ai maintes et maintes fois expliqué dans mes lettres, tout ce qui me restait, à l'époque, c'était mon adresse. Trois chiffres et un nom de rue. Même pas un nom de saint. Et je ne te parle pas du code postal, que non ! Quand j'ai appris que nous étions plusieurs à le partager, tu t'imagines le choc ? Trois chiffres et un nom de rue. C'était peu, mais c'était mieux que rien. Tant qu'on a ça, on ne peut être pauvre. Et puis, il y a le maître des postes, fidèle au rendez-vous, toujours là, cinq jours par semaine, depuis un an. Un homme dévoué, le maître des postes. Toujours souriant, empressé de me remettre mon courrier : « Encore un paquet de lettres pour vous, mon bon ami, aujourd'hui. » Il ne m'a jamais posé de questions, ne sait ni qui je suis vraiment ni ce que je fais dans la vie. C'est mieux ainsi : il risquerait d'être déçu.

Il y a l'homme du dépanneur, aussi. Chaque jour, avant et après ma marche vers le bureau de poste, je fais un petit arrêt chez lui. Avant pour mettre ma correspondance dans la boîte à lettres située à l'extérieur de son commerce (puisque, comme tu le sais déjà, je ne fais pas que recevoir des lettres : j'en écris, aussi). Et après pour m'acheter des cigarettes. Chaque chose en son temps, chaque chose à sa place. Mais assez parlé de moi, de toute façon, tu connais mes moindres allées et venues.

J'ai bien reçu ta dernière missive : elle était dans mon courrier de ce matin. Comme d'habitude, j'ai fouillé rapidement dans le paquet de lettres pour en tirer la tienne. Comme d'habitude, mon

coeur s'est arrêté de battre pendant quelques secondes. As-tu remarqué que depuis un an, nous nous sommes écrit tous les jours? Sauf les fins de semaine et les jours fériés, bien entendu. Saleté de fins de semaine. Saleté de jours fériés. Je te remercie: tu me fais du bien. S'il fallait que je ne trouve rien provenant de toi à travers mes comptes, je ne sais pas ce que je ferais. Quelquefois, lorsque je me couche, j'angoisse et me lance dans d'absurdes hypothèses: «Et s'il avait mis sa lettre à la poste après la levée du courrier? Et si sa lettre était restée par mégarde au fond de la boîte?» Puis je me rassure et m'endors. Le matin, sitôt les yeux ouverts, je me sens confiant, comme si je savais que tu ne m'oublierais pas. «C'est impossible: il ne t'oubliera pas.» Alors seulement je m'étire, ouvre le store et la hâte m'envahit. Je bois un café. Un seul. Comme tu les aimes. Parce qu'ensuite je dois m'habiller pour ne pas être en retard. À neuf heures vingt-cinq, je sors de chez moi. Le bureau de poste est à cinq coins de rues. Le dépanneur se trouve sur mon chemin. À neuf heures trente, le maître des postes déverrouille la porte et me laisse entrer. Puis je refais le court trajet en sens inverse. Nouvel arrêt au dépanneur. Cigarettes, bonjour, bonjour. Et je rentre. Pour prendre un deuxième café et lire ta lettre. Mon pain quotidien.

Un an déjà. Pas le goût de fêter. Trois chiffres et un nom de rue.

Je te laisse. Je dois poster cette lettre. Sinon, je ne pourrai pas la lire demain.

XYZ